

Un dîner de jeunes gens

Autor(en): **Karr, Alphonse**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 49

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185422>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de moyens plus ou moins légitimes mis en œuvre aux dépens de la paix et de l'union qui doit régner entre les citoyens !

M. l'architecte, vous n'y avez pas suffisamment réfléchi.

L. M.

Sous le titre : *Un dîner de jeunes gens*, le *Figaro* publie ce charmant morceau d'Alphonse Karr :

La jeunesse d'aujourd'hui a ceci de particulier, qu'elle n'est pas jeune. — Il ne suffit pas, pour être jeune, de n'avoir dépensé que les vingt-cinq premières années du temps qu'il nous est donné de passer sur la terre. — Voici ce qui m'est arrivé : l'autre jour, je menais dîner au cabaret quelques amis de province que j'ai en ce moment à Paris. Mes convives se composaient d'un homme et de deux femmes jolies, spirituelles, très bien élevées, et pour lesquelles j'ai autant de respect que d'amitié. — Nous arrivâmes un peu tard ; un seul cabinet restait vacant. — Il n'était séparé que par une cloison très mince d'un salon où dinaient quatre ou cinq personnes, dont on entendait facilement la conversation. Aux timbres des voix, je reconnus des hommes, et de jeunes hommes de vingt-cinq à trente ans au plus — et il me passa un frisson par l'esprit pendant que nous mangions le potage.

« Voilà, me disais-je, des jeunes gens qui dînent dans un salon particulier, c'est-à-dire qu'ils veulent être entre eux et ne pas se gêner. » Je me rappelle comment se passaient ces dîners, lorsque deux ou trois anciens camarades et moi, nous avions vingt-cinq ans, et les bonnes folies qui s'y racontaient. — A coup sûr, il va chez nos voisins être question de femmes et d'amour, et rien ne prouve que la conversation soit suffisamment chaste pour les oreilles des personnes que j'accompagne. Je regrette de ne pas avoir demandé asile ailleurs. — Je parlai à haute voix, en émaillant mes phrases de mots tels que ceux-ci : « *Mesdames*, aurais-je l'honneur de... mon cher ami, *votre femme* ne mange pas, etc., etc. »

J'espérais édifier nos voisins sur nous et leur faire comprendre qu'ils avaient auprès d'eux des femmes comme il faut qui pouvaient les entendre ; mais ils parlaient si haut eux-mêmes, et si bien tous à la fois, que je ne pus admettre l'illusion qu'ils faisaient la moindre attention à mes discours à la cantonade ou que même ils pussent les entendre. Je dus donc garder mon inquiétude, en prêtant l'oreille à ce que pouvaient dire mes voisins, me préparer à parler moi-même de façon à détourner l'attention de mes convives si je surprénais le commencement de quelque conversation scabreuse. Voici ce que j'entendis de plus remarquable. — Des quatre convives dont je distinguais les voix, deux parlaient beaucoup, un parlait toujours, et le quatrième ne disait qu'un mot de temps à autre.

« En fait de poisson, on dit qu'il y a des merlans, dit le grand parleur avec un accent méridional prononcé ; le garçon assure qu'ils sont excellents.

Ecoutez-moi bien, dit-il au maître d'hôtel : Vous

allez prendre un merlan œuvé, une femelle, — la chair en est plus délicate, — Vous enlèverez les œufs, et vous les remplacerez par la laite d'un maquereau mâle. Faites bien exactement ce que je vous dis, je le reconnaitrai à la première bouchée. »

Et il s'engagea une conversation entre le Marseillais et le maître d'hôtel, où le premier développa les connaissances culinaires les plus étendues. — Les trois autres convives, du reste, l'interrompaient quelquefois par des observations qui prouvaient qu'ils étaient dignes de manger avec lui.

On discuta sur les vins, on les recommanda au sommelier avec une grande sollicitude. — Hier, le bordeaux était froid, et aujourd'hui il était trop chaud. — Une bouteille de pommard... de la réserve, etc.

Je fus assez rassuré, — et je pensai : Quand nous avions vingt-cinq ans, nous autres, la gourmandise, et surtout la science de la gourmandise, n'appartenaient qu'à des vieillards ; ce n'était du moins jamais avant cinquante ans qu'on avait assez perdu pour avoir acquis quelques connaissances en ce genre.

Un second orateur prit la parole. — On buvait le pommard de la réserve. — On discuta le pommard. — On parla de divers crus. — On cita les meilleures caves de Paris. — On mit sur le tapis l'appréciation de quelques fortunes. — On commençait à s'animer. — On parlait au moins trois à la fois. — Mais un bruit connu vint frapper mes oreilles, et me rendit mon inquiétude ; on débouchait des bouteilles de vin de Champagne. « Voici, pensai-je, le moment dangereux ; — les âmes vont s'épancher ; — les confidences sortent de la tête d'un homme qui boit du vin de Champagne, comme l'air sort en globules d'une bouteille qu'on remplit. » Je remuai bruyamment les assiettes et les couteaux. — En effet, au bout de quelques instants, et après le troisième bouchon que j'entendis sauter, il y avait une grande effervescence. — On parlait haut. — On parlait tous les quatre ; et voici ce que j'entendis :

— Je voulais garder mes Crédits Fonciers. — J'ai eu tort de vendre si vite.

— Comment ont fermé les Montereau à Troyes ? — 230 75.

— Et Strasbourg ?

— Strasbourg, 250 fr. payés. — Jouissance décembre, 570.

— Quatre-Canaux, 1000. — Jouissance octobre 1852, 1195.

— Dijon à Besançon, — jouissance d'octobre, — action de 500 fr., 225 fr. payés, 515 fr.

— Strasbourg à Bâle, — action réduite, — jouissance janvier, 340.

— La Compagnie anonyme du lin Maberly a fermé à 815 fr.

Nous prenions le café ; nous ne tardâmes pas à partir. Il n'avait pas été prononcé par nos quatre

jeunes voisins un seul mot ayant rapport n'auxi femmes, ni à l'amour.

Et je m'en allai en me disant : « Que seront ces hommes-là à cinquante ans ? — Quand on n'a pas un peu trop dans la jeunesse, on court grand risque de n'avoir pas assez dans l'âge mûr. — Le jeune homme trop sage sera un vieillard bien sec et bien dur. »

« *Amo in adolescente quod resecuri possit*, — dit un ancien. — J'aime une jeunesse luxuriante où il y ait à émonder. »

Bambioulès.

Onna fenna qu'avâi on hommo gaillâ soulon, étâi z'ua onna né lo rappertsi pè lo cabaret et dè bio savâi que lo gaillâ n'étâi pas tant conteint et que mormottâvé ein s'ein alleint découté son majo.

— Qu'avâ-tou fauta dè mè veni çeri, tsanca dè bedouma, se fasâi à sa fenna, que cein ne fâ rein que dè no mettré pè la leinga dâi dzein !

— Coumeint, bedouma ! se repond la jaqueline ; demeindze, te ne t'és reduit què delon ; d'avant-hiai te n'és reintrâ què hiai ; et sta né te ne sariâ revenu què déman se n'iro pas vegnâ tè vouâiti.

— Te m'eimbéte !

On hommo destrâ pourro avâi 'na beinda d'einfants. On dzo que n'avâi quasu rein à l'ão bailli à medzi, l'ão fe : « Baillo on crutz à ti cliâo qu'âodront sè cutsi sein soupa. »

Ma fâi coumeint l'étâi la fâire lo leindéman, on crutz étâi 'na boune affère, et l'alliront ti sè mettré sur la pailliéssè avoué lo crutz ein guise dè soupa. — Mâ lo leindéman matin, lo père qu'avâi fauta dè cé ardzeint l'ão fâ : Ora n'est pas question, cliâo que volliont dédjonnâ dussont payi on crutz, et lè pourro z'infants qu'aviont lo casaquin vouâisu, on dû aboulâ la mounia, que cein a dû férè mau âo vilho, kâ vo sédè : Bailli et rebailli fâ mau âo veintro.

Onna fenna que ne vâo pas que sâi de d'être trâo vilhie.

On vilho cocardier dè 60 ans avâi mariâ 'na djeina gaupa, que cein fasâi on pâ mau assorti. Portant d'â premi, l'allâvé prâo bin, mâ ein après, ne sé pas se la gaupa trovâvé se n'hommo trâo vilho, mâ tantiâ que stusse étâi dzalâo qu'on diablo et que commeinçâ à bailli dâi dédzallâës à sa pernetta, que porta pliente âo dzudzo dé pé.

Quand l'est que sont z'u po paraitrè, la climène pliorâvé coumeint on vé et catsivè sa frimousse dein son motchâo dè catsetta, que cein fasâi mau bin dè la vairè.

— N'âi-vo pas vergogne, se fe lo dzudzo âo vilho renitant dè dinsè traitâ 'na pourra djeinna fenna dè 25 ans ?

— Pas onco, monsu lo dzudzo, se fe la gailarda ein sè léveint, y'ein é pi z'u 24 à la St-Metsi.

Et le sè rachité po sè remettré à remâofâ dein son motchâo.

Nous empruntons à un voyage intéressant de *Marseille à Sanghaï et Yedo*, qui vient de paraître à Paris, un tableau pittoresque de la façon dont les Chinois entendent l'habillement :

Le Chinois ne sait supporter ni le froid, ni la chaleur. Prenez-le au mois de juillet, il est tout nu. Quand viennent les premières fraîcheurs, il met un vêtement. Quinze jours après, il en ajoute un autre, et ainsi de suite ; si bien qu'au mois de janvier il se trouve matelassé à l'épreuve de la balle.

Arrivé au printemps, il ôte la robe de dessus ; mais son logis (s'il en a un) est très restreint. Il a besoin de quelques *sapèques* (la menue monnaie du pays). Or, il y a un mont-de-piété, installé dans une tour carrée bâtie en pierre et en briques, c'est-à-dire à l'abri de l'incendie. Le Chinois y porte son habit et en rapporte de quoi manger. Il fait de même la semaine suivante pour le second habit, et ainsi de suite, à mesure que la chaleur augmente, jusqu'à ce qu'il se trouve à l'état de nature. Alors il tâche de regagner des *sapèques* pour se revêtir à l'automne, et pour recommencer le même manège.

Cueillons encore cet autre renseignement hygiénique sur le baccalauréat chinois :

Cette épreuve qui fonctionne chez nous deux ou trois fois chaque année n'a lieu chez les Chinois que tous les trois ans. Elle se passe dans le *palais des examens*, une des curiosités de Canton. C'est là que se réunissent, à l'époque indiquée, les jeunes Chinois qui concourent pour le grade de bachelier et leurs examinateurs. Il y a 7500 cellules de 2 mètres de long sur 1 mètre de large, qui sont établies à droite et à gauche d'une large chaussée, le long de laquelle circule incessamment un surveillant. Les candidats, soigneusement fouillés, sont enfermés dans leur cellule avec des vivres pour trois jours. Ils ont, pour tout mobilier, une planche pour s'asseoir, et une autre pour écrire ou pour manger.

Bien que le séjour n'y soit pas très prolongé, le confinement, la chaleur, la tension d'esprit font que, lorsqu'au bout des trois jours les officiers préposés à cette fonction viennent recueillir les compositions écrites, ils trouvent toujours morts quelques-uns des candidats. On enfonce alors leur corps dans un trou pratiqué dans la muraille jusqu'à ce que des amis viennent l'enlever. Car en Chine, on peut n'avoir pas d'amis pour vous empêcher de mourir de faim, mais il s'en trouve toujours pour vous enterrer.

Un revenant en bouteille.

La femme d'un vieux paysan de Bulle, nommé Pithou, étant venue à mourir, après avoir tourmenté son mari durant tout le temps du mariage, celui-ci la fit enterrer de son mieux. Il était à peine couché, le soir même des funérailles, qu'il entendit tout à coup dans le grenier, au-dessus de sa tête, un roulement interrompu de temps en temps par un bruit sourd et des cris aigus. Croyant que c'était l'âme de sa femme qui revenait pour lui demander des prières, il se mit à trembler de tous ses membres, et enfonça sa tête sous la couverture, mais chaque fois qui la découvrait, il entendait de nouveau le bruit. Il passa la nuit dans des angoisses inexprimables, récitant des *De Profundis*, et recommandant son âme à Dieu, à la bonne Vierge et à tous les Saints.

Le jour ne fut pas plus tôt arrivé que le bruit cessa, Pithou courut chez ses voisins, et leur raconta son effrayante histoire. Tous furent d'avis que c'était l'âme de la défunte qui revenait pour demander des prières, dont elle devait avoir grand besoin, ajoutèrent-ils mentalement.

L'un de ses voisins lui conseilla de mettre au pied du lit une feuille de papier blanc, une plume et un écritoire, afin que l'âme en peine pût écrire ce qu'elle voulait qu'on fit